

Juliette au tombeau

Pauline Pucciano

« Ne pourrais-je pas être étouffée dans ce caveau dont la bouche hideuse n'aspire jamais un air pur et mourir suffoquée avant que Roméo n'arrive ? Ou même, si je vis, n'est-il pas probable que l'horrible impression de la mort et de la nuit jointe à la terreur du lieu... En effet ce caveau est l'ancien réceptacle où depuis bien des siècles sont entassés les os de tous mes ancêtres ensevelis ; où Tybalt sanglant et encore tout frais dans la terre pourrit sous son linceul ; où, dit-on, à certaines heures de la nuit, les esprits s'assemblent ! Hélas ! hélas ! n'est-il pas probable que, réveillée avant l'heure, au milieu d'exhalaisons infectes et de gémissements pareils à ces cris de mandragores déracinées que des vivants ne peuvent entendre sans devenir fous... Oh ! si je m'éveille ainsi, est-ce que je ne perdrai pas la raison, environnée de toutes ces horreurs ? Peut-être alors, insensée, voudrai-je jouer avec les squelettes de mes ancêtres, arracher de son linceul Tybalt mutilé, et, dans ce délire, saisissant l'os de quelque grand-parent comme une massue, en broyer ma cervelle désespérée ! »

Shakespeare, Roméo et Juliette, Scène 19

Il faut d'abord descendre, car cette scène, contrairement à celle des théâtres, est souterraine. Il faut s'éloigner, quitter la rue bruyante de Verone, ses prélats en robe pourpre, ses spadassins à la lame aiguë, ses tisserands, ses pâtisseries, ses statuaires, ses prostituées fardées, ses chevaux, ses boniments, ses violons et ses cris - détourner les yeux des soies et des velours aux riches couleurs, des bijoux, des fleurs, des ors triomphants - et descendre.

L'Eglise, qu'il faut traverser, est un fleuve de silence et de respect, un sas entre les mondes. Le cloître, un adieu au soleil qui tombe par belles coulées géométriques sur l'herbe verte et la pierre blanche. Enfin, il y a l'escalier. Assez grand pour qu'on y porte une bière, pour que la famille entière s'y presse, recueillie. L'escalier est de marbre noir, veiné d'or. Chaque pas épaissit le silence, chaque pas raréfie l'air et amplifie le bruit mat des bottes sur les dalles.

En bas, la crypte baigne dans une pénombre illuminée de flambeaux. Les murs de marbre noir, taillés dans les ténèbres, sont aveugles, à l'exception d'un unique vitrail qui répand sur les dalles, à certaines heures, des flaques de lumière sanglante. Il y a plusieurs caveaux sur les côtés, enfoncés dans les épaisseurs de la pierre. Et il y a un sarcophage unique au centre, dont les bords sont trop hauts pour qu'on en puisse voir l'intérieur sans se pencher.

Derrière les paupières closes et froides encore de Juliette, des visions tournoient. La drogue de Frère Laurent va puiser tout au fond de son âme enfantine, et donne corps, sans cesse, à de nouvelles hallucinations. Elle a éprouvé tout d'abord une sensation infinie d'ivresse - tandis que son corps s'appesantit dans les rigidités cadavériques, elle n'est plus qu'encens, fumée dansante dans les couloirs aériens, et la joie infinie de n'avoir plus de poids, et d'être tout entière dans la pureté de son regard ébloui, dans la légèreté de sa présence volatile, domine toutes ses frayeurs. Elle a grimpé comme une colombe les vertigineux escaliers du ciel, et se laisse dériver, flottante et béate, au-dessus de mille féeries virginales. La nature offre pour elle ses tableaux les plus verdoyants, et la paix profonde qui l'enivre semble aller toujours plus haut, plus près de ce Dieu qu'elle chérit de son cœur innocent. A chaque métamorphose subtile de cet environnement mirifique, il lui semble aussi se rapprocher de Roméo, et son amour épuré, distillé, éthéré, atteint à une intensité religieuse. Elle

n'a pas eu conscience des rivières de larmes versées sur son visage fermé, sur sa blonde chevelure immobile. Elle n'a pas senti l'impudique toilette de son corps froid. Elle n'a pas souffert de la solitude dans la sempiternelle pénombre rougeâtre de la crypte. Le temps déraisonnable est sorti de son axe et s'est mis à tourner en rond.

Et puis, dans l'exaltation délirante de son bonheur, quelque chose est arrivé. Des tréfonds de son âme d'enfant, abreuvée d'extravagances et de sombres contes murmurés par sa nourrice les soirs de pleine lune, sont remontés les monstres et les poignards étincelants, les serpents et les flammes. Les visions célestes ont volé en éclat dans un poudroiement d'or et d'azur - et d'autres espaces se sont soudain ouverts. A l'ascension sublime succède une chute lente et angoissante; la légèreté se fait plomb, et son âme lestée est maintenant attirée vers le bas, par le fond, sans aucun objet où accrocher une résistance. Elle retrouve la sensation d'un corps, et la peur de la souffrance. Elle se sent infiniment abandonnée de Dieu. Dans cette descente, l'obscurité est traversée d'éclairs de soufre, de rougeoiements, de lueurs blafardes. Et chaque trouée de lumière éclaire la face difforme de cauchemars grotesques... Des vieillards ricanants approchent leurs lèvres gluantes de sa bouche purpurine; de longues mains crochues aux doigts noueux et couverts de rubis fouillent sa poitrine haletante et nacrée. Plus bas, elle entrevoit au loin des hommes d'armes aux lames sanguinolentes, qui l'observent du coin de leur oeil brillant. Des noyés aux yeux blancs succèdent à des vierges suppliciées, leurs yeux versant des rivières de sang qui l'éclaboussent et la souillent. Dans les stridences brutales et les coups mats de tambours invisibles, Juliette suffoque, supplie, sanglote. Le temps désaxé fait encore quelques tours sur lui-même, et, soudain, la vague infernale reflue. Les rougeoiements s'espacent et les formes qui apparaissent sont de plus en plus indistinctes - bientôt, les ténèbres ont englouti les cauchemars et il ne reste plus que le noir. Alors seulement Juliette sent la dureté de la pierre dans son dos et la raideur douloureuse de sa nuque. Elle se sent à nouveau vivante, dans un corps, mais la drogue la paralyse encore, et elle ne peut ouvrir les yeux.

Elle reprend son souffle, tandis que son coeur se remet à battre et que le sang réchauffé circule dans ses membres bleuis. Mais ses paupières sont encore beaucoup trop lourdes pour les soulever, comme si la chair de ses yeux avait fondu. Elle rassemble tout son courage et tout son amour, pour

se remettre à raisonner. Mais la terreur est si proche encore; l'étreinte de ses griffes est si profondément marquée dans son âme, qu'elle n'ose pas encore penser beaucoup. Elle avance prudemment, à tout petits pas, dans son étrange résurrection.

Si tout se passe comme le frère Laurent le lui a prédit, elle va se réveiller dans le caveau des Capulet. Elle se souvient du lieu, de cette débauche de deuil, de noir et de silence. Elle revoit le corps jauni de Tybalt et ne peut réprimer un frisson d'horreur à l'idée de se trouver, en ce moment-même peut-être, en son voisinage macabre. Se réveillera-t-elle à ses côtés ? Enfermée dans un cercueil ? Enfournée dans un des caveaux latéraux, avec à ses pieds une stèle scellée, portant son joli nom gravé en lettres d'or ? Que se passera-t-il alors; Roméo aura-t-il l'audace de profaner cette sépulture ? Elle respire un peu plus fort, à l'idée de ce coffre de marbre; mais l'air qui lui arrive jusqu'aux poumons ne paraît pas vicié; son parfum est tout au plus celui de l'abandon et de la pierre humide. Elle essaie encore une fois d'ouvrir les yeux, mais l'effort est trop difficile, et ses paupières demeurent baissées, comme des rideaux noirs. Sa narine frémit à peine, mais suffisamment pour la rassurer. Elle n'est pas dans un cercueil; l'air est frais et suffisamment renouvelé. Elle n'est pas dans un cercueil.

Où l'a-t-on mise, alors ? S'éveille-t-elle trop tôt ? Alors qu'elle n'est pas encore enterrée ? Une idée lui vient, alors, qui expliquerait tout. Son corps a pu cesser de battre et se refroidir, comme le lui a promis Frère Laurent., mais il n'a pas pu se décomposer. Sa tendre mère a dû vouloir la garder au palais aussi longtemps que possible, et, devant ce mystère d'une chair imputrescible, son esprit fervent a dû croire au miracle. Juliette, sanctifiée par cette mort dans la fleur de ses quatorze ans, a peut-être été révéree comme une sainte, exposée dans cette crypte jusqu'à la constatation du miracle. Des petites filles pauvres viennent peut-être prier à son chevet pendant les heures du jour; des offrandes et des pièces de monnaie jonchent peut-être son lit de marbre. Elle ressent à cette idée, et surtout à l'évocation de sa mère bien-aimée, une grande honte. Nul ne sait dans sa famille qu'elle n'est plus la douce vierge d'hier, mais l'épouse passionnée de Roméo, qu'elle a étreint, et aimé, avec toute la fureur de ses sens, pendant cette unique nuit de noces... Elle pourrait mourir, à présent, sans regret, s'il fallait renoncer à lui. La fusion des deux enfants a été si puissante que leur

séparation est devenue aussi impensable que celle du corps et du coeur. Juliette se raffermir au souvenir lumineux de leur brève étreinte. Elle a le courage de penser de nouveau à sa mère, et de ne plus souhaiter sa présence. Elle ne veut plus les voir, aucun d'eux, jamais. Elle se souvient trop bien de leur Loi d'acier et de douleur.

Il faudra donc l'attendre, lui, sans aucune alternative. Croire en son amour capable d'abattre les montagnes. Se raccrocher à la certitude qu'il viendra, que rien au monde ne l'en empêchera, et qu'il la sauvera de la crypte, du silence, de la soif, et des songes inquiétants qui la rongent de l'intérieur comme des vers. Mais il doit traverser la mer... Une sourde rage contre Frère Laurent la ranime soudain; et lorsqu'elle essaie d'ouvrir les yeux, elle réussit presque à soulever ses paupières, qui s'entrebâillent comme une lourde porte. Quelle sorte de prêtre a donc pu trouver cet expédient funèbre ? N'est-ce pas plutôt un démon qui lui a conseillé ce blasphème, de s'allonger dans sa dernière couche, de recevoir le dernier sacrement, avant son heure ? Quel espoir peut-il avoir qu'elle survive à ce froid térébrant, à cette terreur solitaire, à cette faim insatiable ? N'a-t-il pas voulu plutôt la punir, ou l'empêcher de révéler son mariage secret, sans toutefois souiller son âme par un meurtre trop odieux ?

Sa sensibilité lui revient, peu à peu, et elle sort de l'engourdissement des membres où la drogue l'avait plongée. Le toucher lui revient en premier, et, dans le sentiment de paralysie et d'écrasement général qu'elle ressentait un instant auparavant, elle commence à discerner que quelque chose pèse sur elle. Un linceul, peut-être, lourd de son velours damassé. Ou bien le grand crucifix d'argent qui ornait sa chambre - avec ce Christ au corps blessé dont elle a tant de fois baisé les plaies, et qui a dans sa tête penchée, dans la courbe affaissée de ses bras, une expression d'amour impuissant qui l'a toujours émue. Elle a rêvé devant ce corps d'homme dénudé pour mourir; elle s'est imprégnée, avec ferveur, de la noblesse de son sacrifice. Le savoir là, contre sa poitrine et son ventre, la rassure. Elle voudrait avoir la force de passer sa main sur son lourd corps de métal poli, mais ses doigts remuent à peine. Dans un suprême élan vers le salut, elle parvient à se dégager de la chape de plomb qui l'ankylose, et sa main, dans les ténèbres, va à la rencontre du Christ. Mais ce n'est pas le Christ que ses doigts aveugles rencontrent - elle reconnaîtrait entre mille

la texture soyeuse qu'elle caresse longuement, dans une reconnaissance d'abord purement physique : ce sont les cheveux de Roméo.

Dans son lent réveil, l'esprit encore empli des brumes de la potion du prêtre, Juliette sourit. Ainsi, il est *déjà* là. Il a parcouru l'espace sur les ailes imperturbables de son amour, et il était à ses pieds, avant même qu'elle se soit éveillée. Il a dû la trouver là, gisante, comme une belle au bois dormant, et, rompu par les fatigues du voyage, il a décidé de s'assoupir tout contre elle. Elle sent sa tiédeur qui réchauffe son corps; elle imagine leurs embrassements lorsqu'il s'éveillera à son tour. Elle veut être tout à fait lucide pour leurs retrouvailles - elle veut profiter de ce moment de bonheur calme où elle attend, simplement, dans la merveilleuse certitude de leur réunion. Elle se demande à quoi elle ressemble, et comment elle est habillée - elle est sans doute parée comme une reine pour aller à sa dernière demeure. Son bras gauche sert d'oreiller à la tête de Roméo, dont elle n'aperçoit que les cheveux ondulés; mais sa main droite est libre. Elle parvient à la lever à hauteur de ses yeux, et, dans les lueurs mouvantes des flambeaux, elle voit sur son bras une manche de soie et de dentelle blanche, entremêlées de fils d'or - c'est une robe d'une facture magnifique, qui a dû être faite pour l'occasion, car elle ne se souvient pas l'avoir jamais portée. Elle imagine son père se ruant chez le tailleur le plus habile, et réclamant pour le lendemain une robe blanche digne de l'atelier des fées. Elle imagine le tailleur et ses petites mains se piquant les doigts et suant sang et eau sur leur délicat ouvrage. Son père a-t-il été content ? Il a voulu, bien sûr, une robe de vierge pour sa fille immaculée. En tournant délicatement son bras et en se relevant très légèrement pour apercevoir son bustier, elle sourit encore. Voilà la robe de mariée qu'elle n'a pas pu porter - la robe digne de leur amour à nul autre pareil. La coïncidence l'amuse; elle en parlera à Roméo. Il la fera tournoyer autour de lui dans la crypte, et elle sera si belle que la mort elle-même sera conjurée de ces lieux.

Que feront-ils, ensuite ? Où se cacheront-ils ? Il faudra attendre les heures noires de la nuit pour oser sortir du caveau, en robe blanche, comme les Dames Blanches des châteaux anciens... Juliette rit en songeant à la frayeur qu'elle fera peut-être aux passants; à la légende qui courra sur elle. Est-il possible que la postérité retienne son nom ? Juliette, la vierge ressuscitée. Juliette, la

mariée fantôme... Elle racontera cette idée folle à Roméo tout à l'heure, et ils riront tant de toute cette mort qu'elle paraîtra n'être plus qu'une plaisanterie d'amoureux.

Le rire s'efface sur ses lèvres tandis qu'elle caresse toujours la tête de Roméo. Il lui semble un peu moins chaud que tout à l'heure - peut-être est-ce parce qu'il l'a réchauffée, et que leurs corps sont maintenant à l'unisson. Elle rêve d'une simple mesure, en bord de mer, où ils pourront cacher leur amour, et le vivre, le vivre du matin au soir et du soir au matin, dans la simplicité d'une vie rustique et solitaire. Ils auront des couchers de soleil, des nuits d'amour, des enfants et des fous rires. Ils seront plus riches que tous les Capulet et tous les Montaigue; ils ne reviendront jamais à Verone, cité du sang et de la haine, de l'acier et des larmes.

Le temps s'écoule, impassible, et Juliette se sent maintenant parfaitement lucide. Elle commence à souffrir de sa position allongée; la tête pesante et le haut du corps de Roméo lui font mal; elle a une soudaine envie de se mettre debout et de courir hors des ces murs épais. Alors, amoureusement, elle secoue Roméo, en lui murmurant les mots doux qu'ils ont inventés lors de leur nuit de noces, et qui leur appartiennent, à eux seuls. Elle le chatouille et le menace de l'embrasser; elle se relève enfin sur son séant et fait glisser la tête immobile sur ses genoux. Ses yeux grand-ouverts voient enfin quelque chose dans la pénombre - ils sont tous deux dans le grand sarcophage central au milieu de la crypte, dont les vastes ténèbres les environnent de toutes parts. Roméo est dans une position très inconfortable; ses deux bras entourent la taille de sa bien-aimée, et sa tête, qui a glissé, repose étrangement sur la robe de dentelles, face cachée.

Juliette se raidit, la conscience figée, mais les mains s'écartant déjà dans une attitude d'horreur. Elle ouvre les yeux aussi grand que possible, et voit. Une petite fiole de verre coloré, dans un maillage de métal finement ouvragé, repose, ouverte, près de la main gauche de Roméo. Elle se saisit lentement de la fiole, et la porte à son nez, puis à ses lèvres. L'odeur et le goût sont amers, mais il n'en reste qu'une goutte. Le fiel cependant s'est infiltré dans sa bouche et lui annonce quelque chose qu'elle ne comprend pas encore.

Roméo porte une tenue de voyage, et à sa ceinture pend son poignard personnel, qu'elle reconnaît avec une sorte de fétichisme. C'est une magnifique lame, à la garde sertie de rubis. Sans

savoir ce qu'elle fait, elle le tire de son fourreau, et le tient à hauteur de ses yeux, devant la lueur des flammes. L'ombre du poignard, immense sur le mur, est celle d'une Croix diaboliquement renversée, et elle le lâche dans un cri. Le bruit du métal sur la pierre la réveille de sa torpeur, et, comme si un feu s'était allumé en elle, elle se met à soulever la tête de Roméo, qui obéit, inerte, froide, à son mouvement désordonné. Sa beauté est intacte - son visage, frais comme s'il sortait d'un bain de rivière, est mouillé de ses larmes; la bouche entrouverte laisse seulement échapper un mince filet brunâtre.

Dans l'horreur profonde qui la saisit comme une tempête, Juliette pousse un hurlement que personne n'entend. Elle se cogne aux parois du sarcophage, et, sans savoir comment, les enjambe, et tombe à l'extérieur. Elle se précipite vers la porte du tombeau, que la lueur des flambeaux lui dessine; mais il est fermé de l'extérieur, et elle se met alors à taper de toutes ses forces sur les lourds vantaux de bronze sculpté, dont les bas-reliefs lui font mal. Nul ne peut dire combien de temps dure cette rage - ses mains ensanglantées sont engourdies par la douleur, et les cris qu'elle pousse commencent à éteindre sa voix. Alors elle tombe à genoux dans le noir, et se calme, brutalement. Il n'y a pas d'ailleurs, derrière cette porte close. Il n'y a plus de monde au-delà, plus de vie, plus d'avenir. Tout ce qu'elle aime est ici, enseveli déjà sous ces tombereaux de silence et d'obscurité. Elle rajuste sa robe dévastée, et porte à ses lèvres ses mains tuméfiées. Elle a honte d'avoir voulu s'échapper - car qu'y a-t-il derrière cette porte ? Des parents qui ont confisqué son bonheur, le désespoir d'une vie interminable. Il n'y a rien.

Les larmes se mettent à couler de ses yeux, et leur effusion brûlante est comme une libération. Elle s'assied, le dos contre la porte, épuisée par ses efforts. Elle a le temps, maintenant. Tout le temps du monde. Car il n'y a plus rien à faire. Dans la stupeur qui succède à la rage, Juliette ferme les yeux et s'assoupit - une minute, peut-être, ou une heure. Quand elle reprend conscience, elle a froid, et une question lancine comme une douleur. Que s'est-il passé ? Pourquoi Roméo s'est-il empoisonné ? Sans doute il l'a crue morte. La lettre de Frère Laurent n'a jamais dû lui parvenir. Où est-elle à présent, cette lettre ? Arrivera-t-elle dans quelques jours, trop tard ? La noble existence de ce jeune homme n'a-t-elle vraiment tenu qu'à cet accident, à ce hasard ? Les larmes reviennent

lorsqu'elle se demande s'il n'y a vraiment rien à faire pour revenir en arrière. Mais elle ne se formule pas la réponse. Juliette regarde tout autour d'elle; il lui semble que les ténèbres ont épaissi. Ce doit être la nuit, maintenant. Que va-t-elle devenir ? Quelqu'un viendra-t-il la voir dans son tombeau ? Que trouveront-ils en ouvrant la porte ? Va-t-elle simplement attendre qu'ils la ramènent de l'autre côté ? A cette question non plus elle ne formule pas de réponse. Et le temps épais, le temps coagulé, a du mal à s'écouler.

Comme il devait l'aimer pour s'empoisonner ainsi devant son corps. Cet acte d'amour la fait presque sourire de fierté et de tendresse partagée; la mort de Roméo est un message flamboyant, un mot d'amour si sublime, qu'elle se sent riche, et forte, et aimée, plus qu'aucune autre femme au monde. Elle imagine le jeune homme, inquiet, bouillant, se ruant incognito jusqu'au tombeau, s'y cachant peut-être durant le jour, pour attendre le soir. Il la contemple froide et pâle, il l'embrasse, mais elle ne s'éveille pas. Alors, pour conjurer l'insupportable, il se saisit violemment de la fiole, et, dans une dernière étreinte, boit sa propre mort d'un seul trait. Juliette espère qu'il n'a pas souffert - mais son visage intact la rassure. Il a dû s'endormir, comme un enfant, contre son sein. Comme l'autre nuit. Elle est heureuse de savoir qu'il a trouvé ce dernier réconfort.

Soudain, dans le noir épais de cette nuit sans matin, des bruits sinistres résonnent, et Juliette tressaille. Elle ne sait comment appeler ces bruits. Des glissements, des frottements, des craquements, qui s'arrêtent, puis recommencent, se multiplient, avant de s'arrêter à nouveau. Juliette se sent très vulnérable, assise par terre contre la porte - et des images confuses surgissent de ces ténèbres bruissantes. Les glissements sont ceux de vêtements déchiquetés qui tombent en loques autour du corps jaune de Tybalt - ou bien ceux de gros vers blancs, gras de leur festin de chair, ondulant sur la pierre. Les frottements sont les rires désarticulés des mâchoires qui crissent; les applaudissements de toutes ces mains décharnées au fond de leurs loges scellées, les pattes répugnantes des rats, les mandibules d'insectes aux dures carapaces... Tout à coup, quelque chose frôle sa cheville, et elle se lève d'un bond, les yeux exorbités, certaine d'avoir vu s'enfuir une main humaine. L'angoisse comprime sa poitrine et elle dégrafe le haut de sa robe - elle essaie de respirer mais l'air moisi lui paraît lourd, étouffant. Et, sans réfléchir, elle se rapproche de Roméo.

Le pauvre n'est pas à son aise dans le sarcophage, courbé en un angle bizarre. Il y paraît aussi petit qu'un enfant, et elle se dit qu'en se serrant un peu, ils pourront y tenir tous les deux, allongés côte à côte. Avec douceur, elle l'allonge du côté droit, lui remet la tête droite, lui essuie la bouche avec une mèche de ses longs cheveux. Il a très froid, maintenant; et elle se dit qu'elle le réchauffera. En s'allongeant, elle sent le poignard qui la gêne, et le retire de sous son dos. Cela lui fait plaisir de l'avoir à la main; quand elle ferme les yeux elle imagine qu'il s'agit du crucifix, et, dans son imagination, le corps du Christ, abandonné à la mort, a maintenant le visage de Roméo.

Un bref instant, elle se sent à nouveau en sécurité; les parois du sarcophage, comme un étrange baldaquin, les sépare du monde - les bruits, les frôlements, les ténèbres, sont restés de l'autre côté. Comme dans un lit nuptial, ils sont allongés l'un contre l'autre, et, de sa main gauche, elle saisit la main de Roméo, avant d'appuyer sa tête contre son épaule. « Tu as froid, mon amour » murmure-t-elle, et sa voix caressante a les mêmes inflexions que pendant cette nuit de noces qui les a attachés l'un à l'autre avec tous les liens du ciel et de la terre. Il lui semble être revenue en arrière, au point où il faudrait arrêter la course du temps : elle vient de se marier, Roméo est exilé mais ils jouissent d'une unique nuit hors du monde avant son départ. Juliette se remémore longuement, avec tous les détails dont sa mémoire d'enfant est capable, ces heures inouïes. Elle ne met pas de mots sur les sensations qui lui reviennent - les frissons de sa pudeur déshabillée, le désir irradiant du fond d'elle-même, les lèvres qui cherchent, assoiffées, le vertige des peaux confondues, caressées, emboîtées - les baisers humides de Roméo, ses paroles folles, ses mains qui la parcourent comme une terre - la surprise et la douleur, vite oubliées - et la force, la sublime force de Roméo, la force de ses bras, de son désir, qui entre en elle pour l'emplir de grâce.

Le poignard est toujours dans ses mains, et elle le glisse maladroitement dans la main droite de Roméo. Elle a froid, mais elle se déshabille pourtant, jetant la robe maculée de sang hors du sarcophage. Nue, elle se tourne vers son amant, et, la main sur la sienne, elle guide le poignard. « C'est là, dit-elle, juste sous le sein, que tu as embrassé jusqu'à l'user. » Elle ferme les yeux, et soudain le jeune homme en face d'elle, couché dans la soie, ouvre les siens et sourit. Elle prête sa force à Roméo pour entrer en elle - et, d'un coup brutal, la lame pénètre son sein, réchauffant leurs

mains entrelacées et glacées par la chaleur enveloppante du sang.

Au petit matin, le vitrail s'illumine des teintes rouges de l'aurore, et les rayons colorés tombent, obliques, dans le sarcophage. Ils sont couchés l'un en face de l'autre, les mains jointes, et la tête de Juliette, dont on ne voit que les cheveux dénoués, est lovée dans le cou de Roméo. Le corps de Juliette est nu, d'une nudité troublante, très pâle et légèrement rosé par la lumière. C'est un corps de femme, mais si pur, si parfait, qu'il porte encore la marque virginale de l'enfance. La grâce de ses courbes et le velouté de sa peau, dans leur rigidité, semblent être l'oeuvre d'un sculpteur. Le visage de Roméo, encore plus pâle, paraît sourire d'une manière indéchiffrable.

Sous le sein gauche de Juliette, une tache noire attire l'oeil. Les doigts emmêlés laissent surgir la garde d'un poignard précieux, dont les rubis étincellent aux rayons du matin. Oblique, déformée, l'ombre de cette garde s'étend sur la peau de Juliette, dessinant sur son ventre à jamais stérile la forme bienveillante d'une Croix.